



Pierre Houde et Jean-Louis Morgan

Dans les coulisses du hockey



Éditeur :
JULIEN BÉLIVEAU
Éditeur adjoint :
SYLVAIN PERRON
Direction artistique, conception et réalisation de la couverture,
photos de la couverture :
MÉLANIE CHARRON
Mise en page :
ÉDISCRIPT ENR.



Les Éditions au Carré remercient le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc, 2005
pour l'édition française au Canada
Dépôt légal :
4^e trimestre 2005
ISBN 2-923335-01-5



Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514-982-0794
editeur@editionsaucarre.com www.editionsaucarre.com

DISTRIBUTION
Prologue, Inc.
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1-800 363-2864
Télécopieur : 1-800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca

Table

1	Les parents	9
2	Les représentants des joueurs : pères ou parrains ?.....	35
3	Lorsque le rêve se brise... ..	53
4	Les drames humains	79
5	Ces étrangers.....	109
6	Condamnés au congédiement !	133
7	Les zèbres en cage	161
8	Dans les coulisses du... lock-out !.....	187
9	Entrevues avec Jacques Lemaire et Mario Tremblay ..	207



1

Les parents

On ne saurait entrer dans les coulisses du hockey sans rencontrer au départ ceux qui sont à la base de tout : les parents. Ils ont encouragé, soutenu, investi beaucoup d'énergie et d'argent pour assurer le succès et le bien-être de leur progéniture.

Autant ils peuvent être une source d'inspiration pour les joueurs, autant ils peuvent représenter aussi des obstacles. Pousser au dépassement est louable, exiger la perfection est loin de l'être. Certains parents vont même jusqu'à canaliser toutes les frustrations de leur existence sur leur enfant qui, pensent-ils inconsciemment, rachètera les iniquités de leur propre vie. Ainsi, si le père et la mère du joueur ont toujours mené une vie besogneuse, où l'achat du nécessaire à la survie quotidienne exigeait des acrobaties financières, on peut comprendre que certains d'entre eux, conscients du talent de leur fils, rêvent pour lui d'une vie plus facile. Une vie qui le mènera à la richesse et à la célébrité dont ils récolteront peut-être quelques miettes !

Accaparante, la famille Lindros

Malheureusement, ce rêve légitime comporte ses pièges. D'abord, rien n'a jamais prouvé que les « gens riches et célèbres » étaient forcément plus heureux que les gens modestes ou de classe moyenne. De plus, si les rêves parentaux de voir un fils dans la Ligue nationale dépendent

d'abord du talent du jeune homme, ils dépendent tout aussi fortement d'une série de circonstances incontrôlables, accident, repêchage, personnalité, etc.

Mais les contes de fées ont la vie dure, la confusion entre détermination et miracles aussi. Afin de faire la part des choses, des spécialistes se sont penchés sur les gestes et les réactions de cette classe de parents qui envahissent la vie des joueurs, de ces gens qui vocifèrent dans les estrades, poussent leurs enfants à faire « saigner » l'adversaire, déversent des insanités sur les arbitres et les entraîneurs, font du vandalisme et commettent des actes de violence au point même où la police doit intervenir.

Est-ce vraiment cela « jouer » ?

Commençons par ces parents qui se rendent si indispensables qu'ils deviennent de véritables plaies pour les équipes de hockey qui ne semblent pas pouvoir faire grand-chose pour les tenir à distance. Agissant toujours par procuration, pour des raisons psychologiques évidentes, ils se posent en directeur-gérant, en entraîneur, en soigneur, en médecin. Ils sont prêts à tout pour que leur enfant atteigne les plus hauts sommets. Une fois le rejeton parvenu à un certain niveau, ils ne le lâchent plus, quitte à lui causer beaucoup de tort dans sa vie professionnelle et personnelle. Ce fut le cas d'Éric Lindros, cette talentueuse recrue qui refusa de se joindre aux Nordiques à la suite du repêchage de 1991 et qui fut l'objet d'une transaction historique avec les Flyers de Philadelphie un an plus tard !

« Ça avait bien débuté, raconte Bobby Clark, directeur général des Flyers de Philadelphie, car M. Lindros (Carl, le père d'Éric) est un type intelligent, mais il tenait tellement à se mêler de gérance et d'entraînement, que cela en était devenu invivable. De plus, il critiquait constamment nos médecins et nos instructeurs. C'était insupportable. Cela nuisait à Éric, qui inévitablement devait passer le plus clair de son temps avec les gens qui étaient devenus les souffre-douleur de son père. Vous savez, lorsque les instructeurs commencent à se faire empoisonner par les parents d'un joueur, ils les prennent incons-

ciemment en grippe. Le bonhomme ne pouvait laisser Éric tranquille cinq minutes. Il était incapable de lui dire “Fais un homme de toi et joue donc au hockey”. Pensez donc, un garçon de 28 ans qui laissait son papa parler pour lui...

« En effet, pour être un bon joueur de hockey, comme dans tout métier, il faut commettre ses propres erreurs, poursuit Clark. Les jeunes doivent prendre leurs responsabilités pour ce qui se passe. Cela ne peut pas toujours être la faute de quelqu'un d'autre. Avec Éric et sa famille, nous n'avons jamais pu en arriver là. Nous avons aussi notre part de responsabilité : nous avons laissé Éric devenir plus important que l'équipe et nous nous sommes souvent inclinés devant les demandes de ses parents. Mais nous en avons payé le prix... »

La longue saga de Lindros chez les Flyers allait se poursuivre durant 9 ans. Durant cette période, il y eut certes quelques moments glorieux pour le jeune homme, comme le titre de joueur le plus utile à son équipe lors de la courte campagne de 1994-1995, mais globalement, son passage à Philadelphie aura surtout laissé un goût amer. Celui qui devait mener les Flyers vers la « terre promise », pour qui on a sacrifié un « guerrier » exceptionnel comme Peter Forberg et d'autres joueurs de qualité comme Mike Ricci, sans mentionner le versement d'une bagatelle de 15 millions de dollars américains aux Nordiques, n'aura jamais réussi à livrer ce qu'on attendait vraiment de lui, c'est-à-dire amener son équipe vers la coupe Stanley. En fait, l'ère Lindros aura surtout été marquée par la controverse, les querelles internes et les nombreuses commotions cérébrales qui l'ont tenu à l'écart du jeu pour toute la saison 2000-2001. Elle fut aussi marquée, en coulisse, par un tiraillement incessant entre la direction des Flyers et la famille Lindros !

Cet exemple, le plus médiatisé et le plus connu de tous les amateurs de hockey, illustre typiquement la scission nette qui devrait idéalement exister entre le joueur et sa famille. Le premier n'est pas une entreprise que le deuxième doit diriger. Lorsqu'une équipe engage un joueur, aussi talentueux soit-il, il doit être à son service. Pourrait-on imaginer un jeune diplômé

engagé par une firme dont le père viendrait constamment contester les politiques commerciales et les décisions des cadres de la maison et se mêler du plan de carrière de son enfant ? Même s'il possédait une connaissance du secteur, il se ferait dire sèchement de se mêler de ses affaires. Et s'il devait récidiver, il serait promptement mis à la porte par le service de sécurité.

Il fallut beaucoup plus de temps au jeune joueur pour se faire « échanger » : Lindros avait coûté très cher aux Flyers qui se devaient d'être patients envers leur « investissement ». Finalement, le résultat fut le même. Plusieurs observateurs croient encore aujourd'hui que si de telles ingérences de la part de sa famille n'avaient pas eu lieu, Éric Lindros, dont les qualités sont indéniables, aurait pu atteindre la stature des plus grands de ce sport professionnel. N'a-t-il pas porté le surnom de « Next One » (le prochain) durant son stage chez les juniors, en référence à la digne succession de Wayne Gretzky qu'il devait assurer ?

« Si j'étais le parent d'un jeune homme de dix-huit ans recruté par les Flyers de Philadelphie, aurais-je totalement confiance dans la structure de l'organisation pour prendre soin de mon fils ? » demande Bobby Clarke, qui soutient qu'il est normal de se poser des questions. Mais du même souffle, il précise que chez la grande majorité des recrues, la relation joueur-parent ne lui cause aucun problème. Les jeunes joueurs arrivent avec des valeurs sportives solides et leurs parents respectent le personnel d'encadrement du club.

À ce propos, il fait remarquer l'attitude exemplaire des parents de Simon Gagné, arrivé chez les Flyers fraîchement sorti de son stage junior avec les Remparts de Québec, à l'âge de 19 ans. Le père de ce brillant jeune joueur pratiquait le sport, le connaissait bien, mais n'avait jamais atteint le niveau professionnel. La fierté du père pour son fils a toujours été évidente, ses contacts avec ce dernier ont toujours été réguliers, en personne ou par téléphone, mais jamais on ne l'a vu s'ingérer d'une manière quelconque dans la vie professionnelle de Simon.

Dans un autre domaine sportif, on cite l'exemple de Tiger Woods, dont le père tenait à contrôler constamment la destinée sportive de son fils. Mais les choses devaient finir différemment : le golfeur a convaincu son père que ses gens d'affaires géraient parfaitement son dossier et qu'ils continueraient à le faire. Par contre, il nommait son père directeur de sa Fondation. À son crédit, le père du champion a compris et a fièrement assumé son nouveau rôle. Non seulement Lindros n'a-t-il pas pris une telle décision, il a laissé la situation se détériorer davantage. Des manchettes parues chez nous, dans le style : « Si papa le veut, Lindros s'associera aux Rangers », ont provoqué l'hilarité générale du public et causé beaucoup de tort à la réputation du joueur. Pas sérieux tout ça, navrant même, quand on se rappelle tout le potentiel que le jeune démontrait même en bas âge...

Les parents peuvent nuire... malgré toute leur bonne volonté.

La saga Lindros est connue et a suffisamment fait grincer des dents tous les amateurs de hockey. Elle illustre comment, malgré toute leur bonne volonté, les parents peuvent nuire à leurs enfants sans même s'en rendre compte. Les histoires de débordements de parents à l'aréna local en sont un bel exemple. Nul n'est besoin d'appartenir au clan Lindros pour se manifester lors des matchs. Selon la psychologue Louise Handfield-Champagne, le problème est que les valeurs individualistes de la société sont montées en épingle : on pousse les enfants à se distinguer du groupe, à devenir des vedettes. Toutefois, cette attitude va contre l'esprit du jeu d'équipe, du jeu de collaboration qui doit être développé chez les jeunes.

« Certains pères, dit Louise Handfield-Champagne, vont maintenir le jeune dans un état infantile à travers le hockey. Ils ne se serviront pas du jeu comme un rituel de passage à la vie adulte. Si la relation n'évolue pas et si le père joue constamment le rôle de celui qui montre à son fils comment jouer au hockey et que, par là, ce père réalise son rêve, il cantonne le joueur dans l'enfance. On ne permet pas à ce dernier son pas-

sage dans la vie adulte.»

Le consultant sportif bien connu Denis Taillefer, auteur de livres aux titres évocateurs comme *Devenir un meilleur père*, *100 % coach* et *La vraie victoire*, n'hésite pas à commenter la situation en ces termes: «La manière dont les parents se projettent dans leur enfant pour en faire un héros, une vedette, est un peu normale, mais là où tout cela devient problématique, c'est lorsqu'on perd sa lucidité. La perception qu'on a de notre enfant n'est pas du tout juste et la réalité devient douloureuse. S'il existe des déchirures entre les parents et les entraîneurs, je ne suis pas convaincu que l'on réussisse à développer des joueurs très sains. Je pense qu'il faut toujours que les parents, les entraîneurs et les enfants travaillent en complicité. Si tout le monde y met du sien, le jeune réussira à passer à travers les inévitables crises.»

La saisissante histoire de Patrick O'Sullivan

Cela est certainement vrai au niveau de l'aréna local, mais que dire des niveaux plus avancés, des «niveaux à lettres»? Dany Dubé, ancien éducateur physique, entraîneur adjoint de l'équipe canadienne aux jeux de Lillehammer, analyse les matchs du Canadien à la radio. Il n'hésite pas à critiquer ces parents arrivistes, handicapés par une foule de problèmes personnels non résolus, qui poussent leurs enfants à l'extrême, au mépris de la plus élémentaire sagesse. Leur devise semble être: «La fin justifie les moyens, point, à la ligne!»

Cet homme d'expérience déplore que, trop souvent, on pense qu'un jeune joueur qui n'atteint pas la Ligue nationale est une personne de second ordre, un «pas bon», un raté. Il s'agit là d'une triste vision des choses qui ruine la vie de bien des jeunes, car ils ne se regardent plus jamais avec les mêmes yeux. En ayant eu l'occasion de vivre simplement leur rêve sans penser aux conséquences de l'échec ou à celles de ne pas atteindre la Ligue nationale, ils se seraient peut-être considérés dans une autre perspective.

On rappellera le cas de Patrick O'Sullivan, joueur vedette des Ice Dogs de Mississauga, de la Ligue junior de l'Ontario et

racontée dans un documentaire percutant de la série canadienne *The Fifth Estate*, en mars 2004. Le jeune homme, repêché en 2^e ronde par le Wild du Minnesota en juin 2003, a vécu des moments d'enfer dans son environnement familial.

Son père John, un Canadien d'origine torontoise, a brièvement porté les couleurs de l'équipe de Winston-Salem, dans la ligue de la côte Atlantique, au début des années 1980, à titre de bagarreux de 4^e trio. Il épousa une « petite fille de la place » et eut avec elle un premier fils, Patrick. Rapidement, le jeune O'Sullivan démontra un talent remarquable pour le hockey, tellement que son père, alors près de la retraite, se mit à rêver de façon obsessionnelle de voir son fils devenir un jour une grande vedette de la Ligue nationale.

Pour lui offrir un meilleur environnement de développement, O'Sullivan déménagea sa famille dans sa ville natale de Toronto où il devint l'entraîneur de l'équipe de son fils. Dans les arénas, depuis sa place derrière le banc, sa voix enterrait celle de tous les autres parents et la teneur de ses propos consistait, selon sa femme, en véritables abus verbaux ! Son comportement envers son fils devint encore plus odieux à mesure que son jeu s'améliorait. Par exemple, au retour d'un match, il arrêta la voiture à environ deux kilomètres du domicile familial et força Patrick à courir jusqu'à la maison, insatisfait qu'il était du jeu de son fils ! Des abus comme ceux-là, dira sa mère Cathie Martin, commencèrent alors que le garçon n'avait que 9 ans !

À mesure que la réputation du jeune Patrick montait, tant aux États-Unis qu'au Canada, les abus dont il était victime devinrent de plus en plus évidents. Après un match de l'équipe américaine des moins de 17 ans, Patrick refusa de quitter le vestiaire de son équipe. Il expliqua alors à son entraîneur, Moe Mantha, ancien joueur de la LNH, qu'il avait peur d'affronter son père, craignant de ne pas avoir joué un assez bon match ! Après avoir mené les Américains à deux titres, il fut repêché par les Ice Dogs de Mississauga, propriété de Don Cherry. Ce dernier crut que John O'Sullivan était un père comme les autres, mais l'un de ses adjoints, Joe Washkurak, perçut rapidement des indices troublants que tel n'était pas le cas, des

marques au visage du jeune joueur, par exemple.

En janvier 2002 eut lieu la fameuse rencontre contre les 67's d'Ottawa. Le jeune Patrick ne jouait pas un très bon match et son père devint tout simplement hystérique, lui hurlant toutes sortes d'injures en frappant dans les baies vitrées. Au banc des joueurs, tous les jeunes coéquipiers des Ice Dogs se regardaient alors que Patrick ne savait plus où se mettre, rongé d'humiliation devant les 10 000 spectateurs du Civic Center.

Apparemment, dans la voiture, après le match, la fusillade verbale de John empira et continua même à la maison. Elle dura des heures et s'accompagna de coups et de projection d'objets de toutes sortes. Cette folie ne s'arrêta que lorsque la famille alla cueillir les petites sœurs de Patrick, chez les parents de John. Plutôt que de retourner à la maison avec ses enfants, Cathie décida qu'elle demeurait chez ses beaux-parents. Patrick, alors âgé de 17 ans, décida qu'il en avait assez !

Le lendemain, il porta des accusations de voies de fait contre son père. John fut arrêté, plaida coupable et passa un mois en prison. Le tribunal accorda à Patrick une ordonnance enjoignant au père de se tenir à au moins un kilomètre de lui et de s'abstenir d'assister à un seul de ses matchs sur le territoire canadien. Cathie demanda le divorce peu de temps après. Selon elle, Patrick ne mit que trois jours avant de devenir un jeune homme totalement différent, comme si tout le poids du monde venait de quitter ses jeunes épaules.

Mais malgré les ordres de la Cour, John continua de se présenter aux matchs de son fils. La police intervint en maintes occasions ; John retourna en prison, mais ne fut jamais capable, semble-t-il, d'accepter sa leçon et de maîtriser son obsession. Le 22 juin 2003, il était là, assis dans les gradins de l'aréna de Nashville, narguant du regard son ex-femme, ses enfants et la vingtaine d'autres invités de Patrick, attendant de voir si son fils allait être repêché. Il ne fallut attendre que le milieu de la 2^e ronde, le 56^e rang au total, pour que les tristes commentaires de « carrière ruinée », lancés au visage de Patrick par John, ce soir de janvier 2002 à Ottawa, ne lui reviennent en plein

visage, comme un boomerang.

Le Wild du Minnesota, dirigé par un personnel hautement compétent en matière de hockey, en fit son 2^e choix, rien de moins. Aux questions des journalistes au sujet de son père (le magazine papier du réseau ESPN avait aussi traité de l'histoire de la famille O'Sullivan ce même week-end), Patrick rétorqua avec une sérénité déconcertante que son père n'appartenait plus qu'à son passé et que, dorénavant, il se concentrait exclusivement sur son avenir.

Quelques minutes plus tard, nul autre que Wayne Gretzky alla se présenter à Patrick et sa famille. Il alla féliciter le jeune O'Sullivan et sur un ton paternel que Patrick n'avait jamais connu de son père auparavant, lui suggéra de savourer chaque seconde de cette grande journée, car elle était la plus belle de sa jeune vie. Plus tard, on apprit que le plus grand joueur de tous les temps avait mis la main sur le magazine d'ESPN plus tôt dans la journée et qu'il n'avait pu retenir son émotion à la lecture de l'histoire de Patrick O'Sullivan. Il pensa alors à son père Walter et à tout le bonheur réconfortant qu'il eut de pouvoir bâtir sa formidable carrière, à ses côtés...

Bourreaux d'enfants

Louise Handfield-Champagne apporte aussi une autre dimension intéressante au débat. Le plaisir du joueur devrait primer bien avant celui du spectateur. L'enfant devrait, idéalement, pouvoir pratiquer son sport sans se sentir envahi par le côté « spectacle » de celui-ci. Très souvent, la partie est troublée par des spectateurs — des adultes — qui exigent des enfants qu'ils soient en somme de petits singes savants exhibant leur savoir. La psychologue estime qu'à l'époque où les parties se déroulaient à l'extérieur, les parents « gérants d'estrade », les « mon oncle et ma tante », n'étaient pas nombreux, car, à cause du froid, ils ne s'attardaient guère près des patinoires pour houspiller les joueurs. Les enfants jouaient et, ensuite, pouvaient discuter du jeu sans avoir l'impression de s'être donnés en spectacle. Madame Champagne fait remarquer à juste titre que si l'on parle souvent des coulisses du hockey, on

oublie fréquemment les « coulisses familiales », où couvent des drames et des situations explosives. Appréhendées par les joueurs, ces circonstances affectent leur vie, les empêchent d'avoir l'esprit assez dégagé pour s'abandonner sans arrière-pensée au jeu avec leurs amis.

Lorsque le jeune atteint 14 ou 15 ans, Madame Champagne dit qu'il serait utile que se déroule une sorte de rituel de passage à l'âge adulte et que le père laisse le jeune prendre son envol. Qu'il l'aide, certes, mais qu'il lui laisse le devant de la scène. Il est toujours tentant de parler des vedettes du hockey, des contrats et des salaires fabuleux que l'on espère obtenir, mais, selon l'avis de notre psychologue, se projeter ainsi dans un futur — très incertain et illusoire —, en ne valorisant qu'un hypothétique salaire mirobolant, on déshumanise le hockey.

Valoriser le dépassement de soi et mettre en valeur la performance sont des facteurs positifs. Les jeunes ont besoin de héros, de modèles performants à un niveau compétitif élevé, nonobstant le salaire qu'ils touchent. En fait, quand un jeune voit un Joe Sakic, dans un geste spectaculaire, loger le disque derrière le gardien, dans un espace minuscule du haut du filet, sa première pensée va-t-elle aux dollars que gagne ce joueur étoile ?

Toutefois, il peut être aussi valable et respectable de demeurer un amateur averti, ayant du plaisir à pratiquer, qu'un professionnel plus ou moins heureux. Respecter l'adversaire (principe numéro un des arts martiaux japonais), ne pas le sous-estimer, pratiquer le fair-play sont des valeurs à développer parmi bien d'autres. C'est ce qui restera au jeune, peu importe le métier ou la profession qu'il pratiquera, peu importe qu'il continue à jouer ou pas. Son passage dans une ligue de hockey doit le marquer de manière indélébile... pour le mieux.

Louise Handfield-Champagne estime par ailleurs que, justement, même si un jeune joueur parvient à atteindre le pinacle, il aura encore bien des obstacles à franchir. L'un des critères auxquels il aura à faire face sera celui de la longévité. Combien de temps pourra-t-il durer comme athlète de haut niveau ? Certains ne font que jouer les étoiles filantes dans

cette catégorie. « Prenez un Maurice Richard, un Jean Béliveau. Ces gens-là ont eu des appuis et ont été capables de développer une force psychologique qui leur a permis de réussir, explique-t-elle. D'autres, qui ont beaucoup misé sur la performance, peuvent se rendre à un certain niveau, mais en cours de route ils connaîtront l'échec et on ne comprendra pas pourquoi. Ce sera tout simplement parce qu'ils auront construit une maison dont les fondations étaient défectueuses. Il y avait des failles dans leurs "fondations" psychologiques. Tout ça peut durer depuis l'enfance... »

On en revient toujours à l'exutoire que le hockey représente pour certaines personnes qui utilisent l'enfant pour tenter de réaliser leur rêve personnel de gloire et de fortune. Pour cette catégorie de parents, l'enfant devient le futur laisser-passer pour la richesse et la gloire. Denis Taillefer a vu des parents qui exerçaient des pressions abominables sur les entraîneurs pour que leur enfant joue à tout prix, peu importe son état de santé. Il a vu des jeunes tenter de jouer avec un bras cassé, d'autres qui étaient malades et auraient dû rester au lit, loin de la glace. Pour lui, il s'agit d'un traitement digne de bourreaux d'enfants. « Je sais qu'il arrive qu'on leur injecte un produit quelconque contre la douleur et qu'on les pousse à continuer, explique-t-il. Personnellement, je refuse d'être complice de ce genre de choses... La victoire, c'est une chose, la sécurité de l'enfant en est une autre. » Il n'a jamais accepté les règles de ce jeu déviant et a toujours suivi son jugement, qui est celui d'un bon père de famille.

Personne n'est à l'abri

Parfois, la notion de pression qu'un parent ou qu'un entraîneur peut exercer sur un jeune est beaucoup plus floue, plus difficile à saisir ou à juger. Malgré une bonne volonté indéniable de la part des personnes en autorité, malgré une attitude saine du père et de la mère, à la base, des drames terribles peuvent quand même survenir. Ainsi, en novembre 2002, dans une chambre d'hôtel de Vancouver, le jeune gardien étoile du Midget AA, Jason Ricciutti, de Kelowna, en

Colombie-Britannique, se fit « pincer » dans sa chambre avec une petite quantité de marijuana, qu'il s'apprêtait à consommer avec quelques coéquipiers. L'assistant entraîneur qui les prit sur le fait jugea bon d'en avertir l'entraîneur-chef qui décida tout simplement de suspendre son jeune gardien, ce dernier ayant violé une règle élémentaire de l'équipe et du programme de hockey mineur de sa région. On allait attendre cependant le retour vers Kelowna pour évaluer la durée de la suspension.

À peine quelques heures après avoir été pris en faute, Jason ficela quelques lacets autour d'une barre de suspension dans le placard, s'assit sur le support à valise et s'enleva la vie par strangulation. Sur une note écrite à la hâte sur un petit calepin, il s'excusa auprès de ses parents d'avoir été un fils indigne, soulignant qu'il les aimait plus que tout et que plus jamais il ne les décevrait...

Ce qu'il y a de déroutant dans cette fin horrible, c'est que l'histoire de Jason ne repose pas du tout sur la même base familiale « tyrannique » que celle de Patrick O'Sullivan. Bien au contraire. Les parents de Jason, heureux du fait qu'il détestait l'alcool et la perte de contrôle personnel qui en découlait, toléraient sa consommation occasionnelle de marijuana dans le sous-sol de la maison familiale. Ils avaient établi avec leur fils, cependant, que jamais il n'en ferait usage à l'école ou dans l'entourage de son équipe de hockey. Le reste des relations familiales des Ricciutti n'est fait, semble-t-il, que d'affection et de bonne entente. Tout au plus ses parents lui avaient-ils rappelé avant son départ que le tournoi auquel il allait participer à Vancouver n'était pas un « party », qu'il devait bien se comporter et surtout se rappeler que la drogue n'était pas admise dans l'environnement de l'équipe.

Inconsolables, les Ricciutti blâment les entraîneurs de l'équipe pour la façon trop sévère avec laquelle ils ont réagi devant le « délit » de leur fils, invoquant qu'au fond, ce qu'il a fait n'était pas si grave et que tout aurait pu être doucement résolu à la maison, au retour. En soi, cela n'est pas faux, mais comment ne pas aussi comprendre que ces mêmes entraîneurs, eux aussi probablement pères de famille, bénévoles et surtout

responsables d'un groupe de jeunes adolescents immatures, éloignés du domicile familial, soient rigoureux et intransigeants sur le respect de règles élémentaires de comportement, règles parfaitement connues de tous ?

Malheureusement, en cette ère où le conformisme existe de moins en moins, il n'y a pas de petit carnet de référence proposant à un entraîneur ou à un accompagnateur bénévole le comportement à suivre en telle ou telle situation. Comme il n'existe aucune règle écrite susceptible de guider les jeunes des ligues mineures dans leur choix de vie.

« Le joueur de hockey qui arrive à l'aréna porte un sac de hockey sur l'épaule, dans lequel il transporte son équipement, rappelle Denis Taillefer. Je dis souvent aux parents et aux entraîneurs qu'on oublie qu'il transporte aussi un autre sac, invisible celui-là : il contient le bagage de sa culture personnelle et familiale... » Souvent, c'est le plus lourd.

Sortir les parents des arènes

Que l'on soit parent, arbitre ou entraîneur, il faut se rendre à l'évidence : le hockey est avant tout un sport destiné au développement des enfants, même si certains comportements nous convainquent du contraire. Pour comprendre ce phénomène, il faut tout d'abord connaître le système — un système où le parent est souvent l'entraîneur.

L'ex-gardien de but et entraîneur Manon Rhéaume ne prise guère les débordements des parents au cours des matchs de hockey. Selon elle, ce qu'il y a de plus ingrat dans le hockey mineur, ce sont les parents, mais n'est-ce pas la même chose dans tous les sports ? « Si on amenait juste les jeunes à l'aréna, sans personne dans les gradins pour jouer les gérants, les joueurs s'amuseraient beaucoup plus et vivraient plus intensément le hockey mineur que lorsque les adultes et les parents sont impliqués », n'hésite-t-elle pas à dire.

En fait, sommes-nous encore capables, au hockey mineur, de ramener à l'avant-scène la notion de plaisir ? Le plaisir pendant l'entraînement, pendant la joute elle-même, puis la satisfaction d'avoir donné son maximum ? Ce plaisir se fait

télescoper en quelque sorte par les parents, par les entraîneurs et par le milieu du hockey. Les compétitions se trouvent trop axées sur la victoire à tout prix plutôt que sur la formation harmonieuse des jeunes.

On ne le dit pas mais on semble se moquer royalement qu'un jeune cherche à pratiquer, d'abord et avant tout, un sport qu'il aime. Le premier impératif qu'il se voit imposer semble être la performance parfaite, au nom de la victoire « obligée », puis qu'il accède au niveau professionnel, « ou rien d'autre ne saurait être acceptable qu'une sélection dans les trois premières rondes du repêchage »...

Une sous-culture de la tricherie et de la violence

Les grands mots sont lâchés : *argent, money, piasses, foin, fric*. Ce n'est plus la gloire qui fait rêver, mais les salaires faramineux consentis aux joueurs, toujours insatiables, prêts à faire la grève comme des journaliers exploités. Dans le cadre de l'émission *Enjeux*, précédemment citée, Steve Penney, qui jouait avec le Canadien dans les années quatre-vingt, signalait qu'avant d'être un pro, à son époque on ne rêvait pas de décrocher le gros lot et de faire carrière à n'importe quel prix. « Ce que mon père me demandait alors, c'était de donner mon maximum, de faire mon possible, avait-il déclaré. Aujourd'hui, les agents¹ se promènent dans les arénas pour trouver les meilleurs joueurs bantams. Ce sont des petits gars de 13-14 ans. C'est jeune. Et quand un agent vient te parler de ton gars, tu commences à voir les millions valser... »

Mais, comme le disaient les animateurs de cette émission : « Vingt ans plus tard, faire son possible ne suffit plus. Moins de *un pour cent* des joueurs atteindra la Ligue de hockey junior majeur. Une petite *dizaine* seulement atteindra la Ligue nationale... Mais beaucoup de parents s'accrochent à ce rêve. Ils vont jusqu'à chronométrer le temps de jeu de leur enfant, payer l'entraîneur pour qu'il le favorise ou, encore, s'en prennent à

1. Le terme français est « représentant », mais nous utilisons ici le mot « agent » couramment utilisé dans le milieu sportif.

d'autres joueurs. Dans le rapport de la plus récente commission parlementaire sur la violence au hockey, la troisième depuis 15 ans, les parents sont montrés du doigt. Leur comportement encourage une sous-culture de tricherie et de violence... »

La situation est telle qu'on se demande sérieusement comment « encadrer » les parents dans les arénas. Aussi incroyable que cela puisse paraître, plusieurs mesures ont été envisagées. On a préconisé un code d'éthique auquel les parents devraient souscrire avant de se présenter dans l'aréna. Il y eut même un rapport de la Commission de l'aménagement du territoire, datant d'octobre 2001, sur *La problématique de la violence dans le hockey mineur*. Des solutions ont été avancées lors d'auditions devant cette commission. Certains ont suggéré que les policiers visitent régulièrement les arénas, au même titre que d'autres endroits publics. Certains s'interrogent même sur l'opportunité de placer, dans certaines circonstances, un gardien de sécurité ou un policier en permanence à l'aréna lors des matchs et des périodes d'entraînement.

Un autre élément de solution, appliqué notamment par Hockey Laval et la Ligue midget AAA du Québec consiste à faire signer un contrat de bonne conduite à tous les intervenants en début de saison ! Les parents des joueurs s'engagent donc à respecter les règlements et les décisions des dirigeants et sont informés des conséquences du non-respect de cette entente. Des soirées d'information sont également organisées par certaines associations locales pour sensibiliser les parents au rôle qu'ils doivent jouer dans le développement des jeunes joueurs. Des intervenants suggèrent même qu'un volet d'information sur les méthodes de résolution de conflits soit intégré à ces séances de sensibilisation.

Pour Dany Bernard, entraîneur et détenteur d'un doctorat sur la psychologie du hockey : « L'enjeu devient tellement grand qu'on est prêt à tout faire pour remporter la victoire au détriment de l'esprit, et à celui de l'intégrité physique, psychologique et sociale de l'enfant. La fin justifie les moyens. D'ailleurs, les jeunes le disent : « Le hockey est comme une arène où on se permet des choses [coups de bâton, intimidation verbale,

etc.] qu'on ne se permettrait jamais dans la vie de tous les jours, parce que tous les coûts [amende, poursuite, emprisonnement] seraient trop élevés." »

Voilà ce que les parents « enragés » devraient comprendre, plutôt que de hurler à leur progéniture de passer aux voies de fait ! Pas seulement les parents, mais aussi les entraîneurs.

Dany Bernard poursuit sur sa lancée : « Le hockey mineur évolue actuellement dans un processus de performance et de productivité qui ignore l'aspect humain. La philosophie des entraîneurs reproduit celle appliquée dans les circuits supérieurs et a pour finalité la victoire à tout prix. Combien de fois Michel Bergeron, non sans raison, s'est-il élevé contre ces entraîneurs qui, derrière le banc d'équipes de très jeunes joueurs, traînent leurs porte-documents, leurs cartables et leurs calepins de notes pour être certain que la « trappe » sera exécutée parfaitement ? Et les passes, le coup de patin, le contrôle de la rondelle, le plaisir naturel que procure la base même du jeu de hockey, ils sont où, au juste ?

Dans cette même approche où la fin justifie les moyens, on en arrive même à constater que la transgression des règles constituerait même une habileté compétitive, et tout est permis, en autant qu'on ne se fasse pas prendre. »

Auteur d'une thèse où l'on retrouve, répartis sur plusieurs années, les témoignages de jeunes joueurs de la division bantam, ce spécialiste ne critique pas le hockey en tant que tel. Il trouve ce sport beau, spectaculaire, difficile à pratiquer et comptant plus d'une centaine de gestes techniques, mais il fustige l'utilisation que l'on en fait. Ses conclusions constituent une mise en garde et sont relativement inquiétantes. « Le hockey d'aujourd'hui, dit-il, où on est en train d'ériger la violence en système, n'encourage pas la créativité, mais plutôt la répression du talent par des tactiques illégales. Il vaut la peine de travailler sur ce sport, mais cela va prendre un changement radical. En cinq ans, la pratique du hockey au Québec a chuté dramatiquement, passant de 130 000 à 80 000 joueurs. » Voilà qui est significatif.

Et si les parents s'ingèrent entre les jeunes joueurs et les

entraîneurs, le système lui-même est déficient comme en témoigne Dany Dubé: «Les gens qui s'occupent de hockey ont-ils une formation? Je ne tiens pas les bénévoles comme responsables, mais plutôt le système. Ce sont toujours les mêmes joueurs qui jouent. On parle toujours d'eux et on ne porte pas attention au développement des autres. Et puis, on catégorise les jeunes dès qu'ils ont 9 ans! Je m'excuse beaucoup, mais lorsqu'on a 9 ou 10 ans, on ne peut être déjà classé. Il faut attendre que les jeunes gens aient 15 ou 16 ans, qu'ils aient déjà fait leurs preuves et qu'ils aient acquis une "boîte à outils", un bagage bien garni. Il est malheureux de passer du monde à la moulinette, de broyer des espoirs et des rêves. Au profit de quoi, au juste? Au profit de certaines personnes qui prennent cette espèce de plate-forme pour l'utiliser pour leurs propres intérêts, de façon purement égoïste.»

L'entraîneur de hockey mineur comme modèle

Le système veut que les parents soient aussi parfois les entraîneurs de l'équipe de leur enfant. On ne sait plus, hélas, où se situe le rôle de parents et où commence celui d'entraîneur. Être entraîneur représente finalement une énorme responsabilité.

Pour Dany Bernard, le rôle d'entraîneur est fondamental: «C'est la pièce maîtresse de l'échiquier sportif, rappelle-t-il. L'entraîneur est un modèle. Il a la possibilité d'influencer la mobilité sociale de l'athlète. C'est lui qui va le développer en termes de stricte performance. Mais c'est également un modèle humain. À savoir, les valeurs, les stratégies d'intervention utilisées, la connaissance même du sport, lui permettent d'aller plus loin. On va éventuellement lui faire assumer un rôle de père.»

Dany Dubé estime que le but premier d'un entraîneur du hockey mineur consiste à développer le joueur et, en fin de compte, son équipe. Ce qui, normalement, devrait conduire à la victoire. On se trouve actuellement, dans un processus inversé où certains vont à l'aréna, se prennent au sérieux, agissent comme des entraîneurs de la Ligue nationale et n'ont

donc que des relations professionnelles avec les enfants. « Cela me paraît tout à fait aberrant, dit Dubé, et une telle attitude n'a vraiment pas sa place dans un sport où ce qu'on veut offrir, c'est une occasion de dépassement de soi. »

Reste à se demander si les parents doivent être étroitement mêlés à la pratique du sport de leurs enfants. Ne serait-il pas plus sain de garder une certaine distance ?

« Pour ce qui est de l'aspect hockey, le parent ne devrait pas s'en mêler, tout simplement, dit Dany Bernard. Laisser jouer. Peu importe si on n'est pas d'accord avec la stratégie ou l'emploi des joueurs. De toute façon, ce n'est pas du rôle du parent. Le rôle de ce dernier est d'accompagner l'enfant, de le soutenir dans le succès comme dans l'échec, voire dans ses blessures parce qu'il arrive que l'enfant soit blessé, l'accompagner aussi, dédramatiser le hockey par rapport à l'école. »

Les valeurs à la bonne place

Tous les témoignages concordent : un bon parent laisse tout d'abord un libre choix à son enfant quant à la pratique d'un sport. Quand ce choix est fait, il lui prodigue son affection et ses encouragements, peu importe que le jeune soit gagnant ou perdant. Enfin, il faut prendre conscience que le principal objectif du sport est d'en tirer de grandes satisfactions et une formation qui dureront toute la vie.

Pour Louise Handfield-Champagne, si on veut que le hockey soit un élément de la formation de nos jeunes, il faudrait que les gens du hockey réfléchissent aux valeurs qu'ils désirent leur communiquer. Veut-on leur transmettre des valeurs utiles tout au long de leur existence, quelle que soit leur profession, qu'ils continuent de jouer au hockey ou pas ? Le passage des jeunes dans une ligue de hockey devrait les marquer d'un souvenir indélébile. Ils devraient pouvoir se dire plus tard : « Lorsque j'ai joué au hockey dans telle ligue, j'en ai gardé un bon souvenir, parce que c'est là que j'ai beaucoup appris, par exemple, acquérir de la confiance en moi. »

Patrick Roy pense qu'il y a beaucoup de jeunes qui vont à

l'aréna, jouent leur partie de hockey, sortent de là avec un grand sourire, tandis que leurs parents affichent une mine d'enterrement. Le joueur arrive chez lui, se fait apostropher et se retrouve en larmes. Il pense qu'il y aurait une bonne dose de sensibilisation à faire sur ce plan. « S'il y a de la pression, elle devrait venir de la part des enfants eux-mêmes, dit-il. Et si à un moment donné le jeune veut raccrocher ses patins et se diriger vers autre chose, pourquoi pas ? »

Martin Brodeur raconte comment il a vu un bon joueur — le meilleur de sa ligue en fait — qui, lorsqu'il récoltait des punitions, voyait son père descendre des gradins et lui hurler : « Tu n'aurais pas dû faire ceci ! Tu fais perdre ton club ! » Il trouve que ce genre de personnage devrait rester dans les tribunes, regarder la partie et, après celle-ci, en discuter avec son fils si ce dernier en a envie. De telles interventions directes des parents sont indubitablement néfastes².

Les sacrifices des parents

Dany Dubé pense que si le succès permet de se réaliser, l'échec a son utilité et constitue aussi un élément permettant de se découvrir. Les revers peuvent faire prendre conscience de choses extraordinaires. « L'ivresse de la victoire nous fait découvrir des sensations, explique-t-il. Et les gens qui sont un peu plus éveillés que les autres sont capables de prendre du recul et découvrir pourquoi ils ont réussi ou non. Ces gens m'intéressent particulièrement, car ils sont capables de définir pourquoi ils ont du succès et pourquoi ils n'en ont pas eu. Ils peuvent analyser ce qui, la prochaine fois, va leur permettre de

2. J'ai moi-même été témoin, en tant qu'invité à différents tournois de hockey mineur, de gestes navrants posés par certains parents. Alors que je distribuais des collations dans le vestiaire de l'équipe perdante, à l'issue d'un match de niveau pee-wee, le père d'un jeune joueur m'a formellement interdit d'en donner à son fils. Selon cet individu, son fils n'avait pas assez bien joué pour « mériter » une telle récompense ! Pendant que tous les autres acceptaient d'emblée ce qui leur était offert, le jeune s'est mis à pleurer, malgré des efforts surhumains pour retenir ses larmes, devant son père...

renouveler leur succès. Dans le sport comme dans d'autres domaines, ce sont les grands gagnants de la vie. En ce qui me concerne, j'ai découvert cela dans le sport.»

Martin Brodeur, fils de Denis, gardien de but de l'équipe canadienne olympique de 1956, pense qu'il y a des parents qui s'emballent trop vite. À un moment donné, certains voient leur fils bien meilleur qu'il n'est en réalité. D'un seul coup, ils éprouvent une grosse déception en voyant que leur petit génie n'a pas été repêché dans le Midget AAA ou, après cela, dans les juniors. «Prends ça cool, dit en souriant Martin Brodeur. Prends ça comme ça vient... S'il le fait, il le fait. Mais ne pousse pas. Plus tu vas le pousser, moins il va jouer.»

Mais il ne faudrait surtout pas diaboliser l'ensemble des parents et ne voir dans ceux qui s'impliquent dans les activités sportives de leurs enfants que des frustrés qui reportent leurs aspirations bafouées sur leurs enfants. Le système actuel du hockey fait que certains parents sont un peu trop à cette image. Toutefois, force est de constater que pour tout joueur qui évolue dans la Ligue nationale, il y a eu présence des parents. Et parfois, cela leur a coûté cher, car accompagner un enfant jusque-là exige d'énormes sacrifices...

Manon Rhéaume n'hésite pas à affirmer que son frère et elle ne se seraient jamais rendus là où ils sont si leurs parents ne s'étaient pas sacrifiés pour eux. Ils leur ont consacré tout leur temps, toutes leurs vacances, étaient présents à leurs tournois de hockey et ont englouti leurs économies pour suivre leurs enfants à tous ces événements. «Il n'y avait pas un soir où mes parents n'étaient pas présents aux matchs, souligne-t-elle. Je me souviens qu'il y a des soirs où les trois enfants Rhéaume jouaient dans trois aréna différents. Ma mère se rendait à la période de l'un, puis à une période de l'autre et ainsi de suite. C'était incroyable de voir l'aide que mes parents ont pu nous apporter.»

Sydney Crosby, des Océaniques de Rimouski, le jeune prodige que l'on a déjà comparé à un Gretsky, nous livre un témoignage similaire : «Aussi loin que je m'en souviens, dit-il, ils ont fait des sacrifices pour me donner la chance d'arriver

là où je suis, car ils ont toujours voulu pour moi ce qu'il y avait de mieux. Ils tenaient à ce que je fasse quelque chose de ma vie. Le hockey faisait partie du programme et ils tenaient à ce que j'atteigne mes objectifs. Je leur dois beaucoup et j'apprécie énormément ce qu'ils ont fait. »

Un loisir coûteux

Denis Brodeur souligne qu'il faut beaucoup de détermination pour se rendre aux séances d'entraînement par les petits matins glacés, en pleine tempête de neige, et aussi beaucoup de compréhension, car les jeunes sont souvent portés à se décourager. Alors qu'il se trouvait dans le bantam, son fils Martin cessa de s'intéresser au hockey. Il ne voulait plus jouer et préférait faire du ski. Son frère, Claude, l'a finalement convaincu de rechausser ses patins et l'a emmené presque de force à l'entraînement. Aujourd'hui, Martin en est heureux car, finalement, il s'est ressaisi pour faire la carrière que l'on sait.

Au chapitre des dépenses, il y a d'abord l'habillement et l'équipement du jeune joueur. Roger D. Landry, qui fit carrière dans les ligues mineures et en Europe, ancien vice-président des Expos et ensuite, éditeur de *La Presse*, a souvent raconté comment il débuta avec les patins (trop grands) de son père, qu'il devait bourrer de papier. Ces temps sont révolus. Équiper un gardien de but peut coûter cher. On ne se contente plus d'un petit masque en plastique : il faut porter celui des « grands », on veut des jambières et un bâton qui n'ont pas été récupérés dans les magasins d'Emmaüs ou de l'Armée du Salut. Entre l'équipement, le transport, les faux frais, il faut s'attendre à dépenser annuellement de 5 000 \$ à 7 000 \$, soit les frais d'une petite voiture.

Il n'y a pas encore si longtemps, on habillait un jeune hockeyeur pour 25 ou 50 \$. Aujourd'hui, avec des patins de 300 \$ à 600 \$, des pantalons à 100 \$, les jambières, les gants, ce sont rapidement 1 000 \$ que l'on peut dépenser. Avec une telle somme, dans le « bon vieux temps », on aurait habillé toute une équipe ! Même si l'on sait que la pratique de tout sport n'est pas gratuite, comme le font remarquer bien des

parents, voir jouer les enfants en équipe et y prendre plaisir, savoir qu'ils acquièrent une expérience de vie, sont des éléments qui n'ont pas de prix.

Et si le hockey n'était pas l'alpha et l'oméga ?

Le conseiller sportif Denis Taillefer constate que, malheureusement, dans le sport de haut niveau, les joueurs dont les parents ont des moyens conséquents ont de meilleures chances d'émerger. Ceux dont les parents n'ont guère de moyens se trouvent en quelque sorte handicapés. La situation est injuste pour les moins fortunés pourtant talentueux, car les parents ne peuvent hypothéquer leur avenir et donner ce qu'ils n'ont pas. Tout y passe, y compris les vacances. Et puis, le va-et-vient incessant entre villes coûte une fortune en carburant et en déplacements. Les sacrifices ne sont pas que financiers, mais les parents, motivés par les progrès de leurs enfants, considèrent que ces sacrifices font partie des réalités de la vie.

Et puis il y a tous les autres coûts. Un membre de la famille Rhéaume soulignait que lorsque Pascal et Manon, eurent quitté leur foyer à 17 ou 18 ans, les factures mensuelles d'appels téléphoniques pouvaient atteindre 500 \$. La famille consentait avec joie à de telles dépenses pour garder le contact avec ses enfants. Cela faisait partie du jeu.

Les jeunes gens ne sont pas inconscients des sacrifices de leurs parents et cela peut leur occasionner un stress supplémentaire. Ils peuvent se dire que même s'ils sont incapables d'atteindre les sommets malgré les efforts des parents, ils ne sauraient les trahir en abandonnant le sport. Est-il donc souhaitable d'être ce que les Américains appellent avec justesse des *pushy parents*, des parents intransigeants et arrivistes qui, en fin de compte ne pensent qu'à leur gloriole et à ce que la réussite de leur enfant pourrait leur apporter ?

Les experts estiment que dans une telle éventualité et avec un tel état d'esprit, on n'obtiendra jamais un joueur heureux et bien à sa place. Si, par exemple, le père tire plus de plaisir que l'enfant de toute cette opération, cela est grave. Qui dit en effet que le jeune joueur ne voulait pas faire autre chose dans la vie ?

Lorsqu'on veut passer « pro », on constate combien le hockey est une occupation exigeant une attention de tous les instants et à quel point il faut en assumer les inconvénients. Un jeune homme ne peut avoir que peu d'attrance pour une vie infernale ponctuée de séjours prolongés dans des trains ou des autobus de nuit et de restauration rapide. Il peut aussi avoir une amie de cœur ou envie de pratiquer d'autres activités ou de faire des études avancées. En d'autres termes, le hockey ne doit pas être son unique but dans la vie, surtout pour des considérations pécuniaires et la possibilité, plutôt mince, de devenir millionnaire.

Le premier objectif est donc de s'amuser, de donner son maximum, d'acquérir des valeurs. Si dans le feu de l'action et avec cette étincelle de génie qui fait les champions, on arrive à jouer dans la cour des grands, il faut désormais jouer pour l'équipe et jouer pour gagner. On compte sur vous. Il s'agit désormais de votre gagne-pain, et votre salaire sera établi en conséquence. On a beau dire qu'on joue pour s'amuser, si ce faisant on s'amuse, tant mieux. Mais ce n'est plus le but premier de l'exercice. Le hockey professionnel n'est pas un loisir, bien au contraire. On est là pour gagner et seul les gagnants seront hautement considérés !

La responsabilité des parents est cruciale, tant au niveau personnel que financier, mais le joueur qui atteint la Ligue nationale devra vite apprendre à voler de ses propres ailes. Le cas Lindros est un bel exemple. Le jeune joueur ne peut plus compter sur papa et maman et c'est à ce moment-là que l'on voit si les bonnes valeurs lui ont été transmises par sa famille. Bien sûr que la Ligue encadre aussi le jeune, mais ce n'est plus du tout le même type d'encadrement.

La double contrainte

Arrachés de leur environnement familial, de leur cercle d'amis, de leurs établissements scolaires, les jeunes se retrouvent à vivre un exil : ils peuvent jouer dans l'Ouest canadien, en Ontario, dans les Maritimes, à Rimouski ou à Québec. Ils sont très jeunes et, lorsqu'on a de 14 à 19 ans, il est bien facile

de bifurquer. Les jeunes joueurs ont perdu leur groupe de soutien quotidien, sont moins influencés par leur famille, se trouvent un peu comme en foyer d'accueil. Et puis, ils sont pris dans un cul-de-sac que le spécialiste de la psychologie du hockey Dany Bernard appelle celui de la « double contrainte ».

En effet, les joueurs qui veulent se montrer performants doivent s'attendre à des déplacements allant de pair avec leurs aspirations. Une équipe de Val-d'Or qui se rend jouer au Cap-Breton parcourt autant de chemin que celle qui se rend de Québec à la Floride !

«Le jeune subit le long parcours, soupe, puis livre sa performance, explique Dany Bernard. Comme il doit "faire" toutes les Maritimes, cela signifie trois matchs en quatre soirs avec un parcours Québec-Floride dans le corps. Les études ? Nous n'en avons pas encore parlé. C'est une vue de l'esprit. Nous ne parlons ici que de résultats. Le joueur veut "performer", car il y a des dépisteurs dans les estrades et il a misé toute sa carrière sur ses performances. Il n'a pas le choix. En quelque sorte, on place les athlètes dans des conditions perdantes à cause de cette double contrainte.»

Rouler en Volks ou en Mercedes ?

Dany Dubé a vécu une expérience significative montrant comment un jeune joueur peut être écartelé entre deux propositions. Laissons-le parler : « Juste pour vous expliquer un peu comment les jeunes pensent. Nous sommes en 1992. C'est l'arrivée des Sénateurs d'Ottawa dans la Ligue nationale. Alexandre Daigle est le nom qui circule. Il a fait la navette entre la Ligue nationale et les juniors. Alors nous, du Programme olympique, voyons en Alexandre un joueur qui peut vraiment trouver sa niche dans notre organisation. C'est un bon patineur, un très bon passeur. Il a plusieurs choses dans son jeu qui restent à améliorer : sa prise de décision, son jeu en défensive, sa force physique bien sûr (puisqu'à l'époque il n'avait que 19 ans). Mais c'est quand même un bonhomme qui mérite toute notre attention, parce qu'on prépare les Olympiques. Cela étant dit, nous avons rencontré Pierre Lacroix et

Alexandre Daigle. Alexandre a refusé notre offre et nous a donné comme réponse: “Pourquoi me contenterais-je de conduire une Volkswagen quand je pourrais me payer une Mercedes ?” »

Pensons-y. Combien de joueurs de hockey ont grandi avec l’habitude de l’argent ? Assez peu viennent de vieilles familles à l’aise où l’argent est relativement peu important. Au contraire, la plupart des joueurs viennent de milieux modestes. Alors, comment apprendre à vivre avec une richesse qui vous tombe littéralement du ciel sans perdre ses valeurs, en restant généreux, humble, en se gâtant — ce qui c’est très légitime — mais sans déborder ni en étalant ses moyens avec insolence et en perdant finalement ses valeurs de base ? Cela fait également partie de l’apprentissage.

Et puis, il y a chez les parents la crainte de l’accident qui mettre un point final à la carrière de leur enfant. Dans la Ligue nationale, qu’il joue le rôle du marqueur vedette ou celui d’un policier, les parents vibrent et vivent toutes sortes d’émotions en regardant leur fils jouer. Nombre d’en eux tremblent lorsqu’ils le voient s’effondrer sur la patinoire à la suite d’un choc ou pris à partie par un agresseur.

La maman d’Alexandre Daigle nous racontait avec émotion comment elle s’est énervée quelquefois lorsqu’il était au junior, par exemple, en le voyant momentanément inerte sur la patinoire, pour le voir rebondir de plus belle quelques secondes ou minutes plus tard.

En fait lorsqu’on est parent, on voit toujours le pire. Évelyne Toussaint, la mère de Georges Laraque, qui est d’origine haïtienne, se rappelle comment son fils s’est fait un jour agresser à trois reprises sur la patinoire, comment il a finalement riposté et envoyé son agresseur à l’hôpital. Les parents de ce dernier se sont approchés de M^{me} Toussaint, l’œil mauvais et le geste menaçant, proférant des propos racistes, désireux de lui faire un mauvais parti. Elle leur fit face et heureusement l’affaire n’alla pas plus loin et se limita à de l’intimidation.

La leçon d'un hockeyeur de couleur

Le rôle des parents s'avère encore plus important lorsqu'il s'agit d'un jeune joueur d'une minorité visible, comme en témoigne Madame Toussaint :

« Mon plus jeune avait été jouer un match à Québec. Il m'a raconté qu'il y avait dans les gradins un couple de personnes âgées qui l'ont traité de maudit nègre à plusieurs reprises. Lorsqu'il a entendu ça, il a joué encore plus fort et a essayé de se surpasser. Finalement, il a compté un but. Cela a fait rager les deux crieurs qui se sont mis à huer deux fois plus fort. Puis il a compté un deuxième but, puis finalement un troisième ! Lorsque mon fils a reçu la rondelle en cadeau, car il avait fait le tour du chapeau, il l'a remise au vieux couple. La dame était toute surprise. Je n'ai pu que féliciter mon fils, qui m'a raconté que ces personnes avaient été touchées et lui ont présenté leurs excuses. Il était fier de lui et moi avec. Je n'ai pu lui répondre que : "Ça, c'était parfait..." »